

# BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8.)

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13.)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS.)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5.)

Il faut avoir soin des enfants, parce que le royaume des cieux est à eux. (S. JUSTIN.)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse donnez-leur une éducation chrétienne ; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX.)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES.)

— 3 Direction — Patronage de Saint-Pierre, Place d'armes N. 1, Nice — 3

**SOMMAIRE** — Nouvelle église et écoles de Marie Auxiliatrice — Règle pour bien employer son argent — Le mois de Marie — Marie Auxiliatrice et un Coopérateur Salésien — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — Le serpent qui donne la mort, ou la lecture des livres dangereux (*Suite*) — Lettre des filles de N. D. Auxiliatrice d'Amérique — Notices de Rome — Avis aux nouveaux Coopérateurs — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

## NOUVELLE ÉGLISE ET ÉCOLES de Marie Auxiliatrice.

Plusieurs fois déjà, nous avons montré la nécessité qu'il y aurait d'établir, dans les plaines de Vallecrosia, une église pour les pratiques religieuses, et un Établissement pour l'enseignement primaire.

Chaque année, de nombreuses personnes viennent fixer leur demeure dans ce pays. Situé entre Ventimiglia et Bordighera, il offre tout ce qui peut rendre un séjour agréable : la douceur du climat, une vallée charmante qu'arrose une belle rivière, la commodité du chemin de fer et la proximité de la France. Aussi y voit-on surgir, comme par enchantement, un grand nombre de maisons et de villas, et la population a augmenté et continue d'augmenter encore d'une manière surprenante. Or, beaucoup de catholiques se trouvant à une grande distance de la paroisse n'ont pas la facilité de fréquenter l'église, qui en outre est

devenue trop étroite. — De là, ils en arrivent insensiblement à ignorer les vérités de la Foi et à perdre, au grand détriment de leur âme, l'habitude des pratiques religieuses. Il n'est pas moins urgent d'y construire un édifice pour y donner l'enseignement primaire aux enfants des deux sexes. Beaucoup de petits garçons et de petites filles des environs, trop éloignés de l'école communale et, de plus, privés des moyens pécuniaires de se faire instruire autrement, sont condamnés à ignorer les premiers éléments de la lecture, de l'écriture et de la comptabilité, au grand préjudice de leur avenir, de leur famille et de la société.

Mais voici un autre motif. Depuis quelque temps la jeunesse de ce pays voit sa foi menacée d'un péril grave et imminent. Les protestants du rite vaudois et évangélique, avec l'or de Londres et de Berlin, ont élevé, au milieu de ce site enchanteur un asile pour les pauvres, un temple et une école où, avec l'enseignement, les enfants des deux sexes reçoivent encore la nourriture. Dans leur temple, ils veulent attirer les parents, et dans l'asile et l'école, leur but est de recevoir gratuitement les enfants. « Nous savons, écrivait, il y a cinq ans, le vénérable et si regretté évêque de Ventimiglia, Mgr. Biale, nous savons combien sont flatteuses et attrayantes les conditions d'acceptation, mais ce que nous savons

aussi c'est que leur but principal, est de faire abandonner à ceux qu'ils reçoivent, la religion de leurs pères et de leur faire suivre l'erreur. » Ainsi, sous le manteau de la philanthropie et sous prétexte de répandre l'instruction, les protestants ravissent les âmes à Dieu et enlèvent du cœur de nos frères la religion de Jésus-Christ, suivant en cela les traces des hérétiques de Rome, qui, déjà du temps de s. Silvestre et au dire de ce grand Pape, tout en soulageant le corps des pauvres, tuaient encore leur âme. L'ignorance religieuse est déjà un grand mal, mais l'hérésie est un mal plus funeste encore. Pour sauver l'ignorant, l'on n'a qu'à inculquer dans son cœur les vérités que Dieu nous a révélées, mais pour sauver l'hérétique il faut d'abord extirper l'erreur, tâche des plus difficiles: ainsi le jardinier avant de semer ses fleurs est obligé d'arracher toutes les mauvaises herbes. Malgré sa disgrâce, le Catholique ignorant et même pécheur conserve toujours un principe de vie; c'est une branche sans fruit mais attachée à l'arbre; c'est un cep sans raisin, mais unie à la vigne. Au moins l'on garde l'espérance que, au moment solennel de la mort, on pourra le rappeler à la vie de la grâce et à la gloire du Ciel. L'hérétique, au contraire, au jugement unanime des Saints Pères, est un rameau, un cep séparé de la plante, sans suc, sans sève, sans vie; il n'est pas seulement stérile, mais il est condamné à ne jamais porter de fruits: il est sec, il est mort. Au dire de s. Cyprien c'est un fils dénaturé, chassé de la maison paternelle, un fils qui a rompu toute relation avec son père, car ne reconnaissant plus l'Église pour sa mère, à son tour il voit Dieu ne plus le regarder comme son fils. *Habere jam non potest Deum patrem, qui Ecclesiam non habet matrem.* Hélas! l'infortuné verra la mort approcher sans même réclamer les secours de la religion, et, à moins d'un miracle, il mourra réprouvé. Aussi pour un diocèse, pour une paroisse, pour une ville, pour une population n'y a-t-il pas de disgrâce plus redoutable que de voir s'établir dans son sein une chaire et une école hérétiques. Et c'est cette disgrâce qu'ont éprouvée et qu'éprouvent encore les familles catholiques des environs de Ventimiglia et de Bordighera, disgrâce qui étend ses funestes conséquences jusque dans les paroisses de Vallecrosia, de Borghetto et de Camporosso. Personne ne pourra donc contester le besoin urgent de

construire en ce lieu une église et une école catholiques, afin de conjurer le péril et d'éloigner tout malheur pour le présent et l'avenir.

Vers la fin de 1875, quelques Salésiens et quelques Sœurs de Marie Auxiliatrice ont, il est vrai, répondu à l'appel de Mgr. Biale, et sont allés s'établir dans ce pays pour consacrer leurs faibles efforts à opposer une digue à l'erreur envahissante; il est également vrai que grâce à l'évêque actuel Mgr. Thomas Reggio, digne successeur de Mgr. Biale, ils y demeurent toujours, mais ce qui est aussi incontestable c'est que, manquant d'un local propre aux travaux qu'ils ont en vue, ils ne peuvent, selon leurs désirs et comme la nécessité l'exige, ni faire tout le bien possible, ni empêcher tout le mal. La raison principale est qu'au lieu d'une église, assez vaste pour contenir tous les fidèles, on n'y possède qu'une chapelle, dont Mgr. Reggio a pu dire: « *Elle est si pauvre et si petite qu'elle serait dépréciée en la comparant aux mesquines chapelles que les missionnaires élèvent sur les côtes du Malabar et de l'Océanie* ». En fait d'école, on ne possède que la sacristie et un corridor contigu à la chapelle. Cette situation si peu en harmonie au but que nous nous proposons, n'a pas échappé aux critiques des protestants, nos voisins. Désireux de faire fermer nos écoles qu'ils détestent tant, ils ont résolu de les accuser dans un opuscule où l'on trouve les paroles suivantes: « Retournons aux écoles de D. Bosco. Si les écoles de Turin, menacées de suspension, rassemblent à celles de Vallecrosia, le décret ministériel n'est pas venu si mal à propos (1). Que le lecteur se figure une hutte, située à quelques centimètres au-dessous du niveau de la route, humide, sans air et sans lumière, et il aura une idée du local où les prêtres de Don Bosco font la classe.

Ces prêtres vinrent en 1876 dans les plaines de Vallecrosia répondre à l'appel de l'évêque de Ventimiglia, qui avoua avoir besoin de cet aide pour combattre l'hérésie envahissante. En voyant ce local, l'inspecteur de l'Académie royale de Turin

(1) Les Coopérateurs doivent savoir que, l'année dernière, les écoles de charité de l'Oratoire de S. François de Sales furent fermées par un décret du ministre Coppino et grâce aux efforts de M. Minghelli Vaini, Préfet de Turin, tout dernièrement transféré en Sicile. Malgré toutes ces oppositions, de hautes protections ont fait réouvrir bientôt nos écoles. Nous ne savons donc pourquoi les protestants les disent seulement *menacées de suspension*, au moment même qu'ils parlent du décret qui les fermait! C'est vrai que les protestants ne craignent jamais de se contredire.

n'aurait pas manqué de dire: *Habemus legem*, nous avons la loi; mais celui de San Remo n'osa souffler mot » (1). Telles sont les paroles de nos *charitables* voisins, des apôtres ardents de la *tolérance*, des disciples de Pierre Valdo, de Luther et de Calvin. Bien qu'ils aient voulu nous déprécier en parlant ainsi, ils ont néanmoins dit la vérité, car il est évident que le local qui sert à faire la classe est insuffisant et qu'il est urgent d'en trouver un autre.

Aussi, encouragés par le premier Pasteur du diocèse et certains que la charité publique ne nous ferait pas défaut, nous avons fait, l'année dernière, l'acquisition du terrain nécessaire, et, en l'honneur de Marie Auxiliatrice, nous avons jeté les fondements d'une église, près de laquelle doit s'élever un établissement convenable pour l'enseignement de la jeunesse des deux sexes. Ayant eu connaissance de cette œuvre Notre Saint-Père le Pape Léon XIII la bénit et, malgré la modicité actuelle de ses ressources, il daigna nous envoyer cinq cents

francs, qui nous parvinrent accompagnés de ces bienveillantes paroles de Mgr. Séraphin Cretoni, secrétaire d'État: « Je me suis empressé de remettre entre les mains de Sa Sainteté la lettre et le pli que vous m'avez envoyés le 16 courant. L'auguste Pontife a appris avec satisfaction le désir qu'avait Mgr. l'évêque de Ventimiglia de fonder à Vallecrosia une église et une école salésienne. Il accorde une bénédiction spéciale à ceux qui coopéreront à cette entreprise et malgré les immenses besoins de l'Église universelle auxquels il doit pourvoir, il a voulu contribuer à votre œuvre et encourager vos bienfaiteurs en vous envoyant cinq cents francs. En me faisant l'interprète du Saint-Père, je vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de ma haute considération. »

Les Sœurs de Marie Auxiliatrice, les jeunes filles de leurs écoles et quelques dames du pays voulurent être les premières à concourir matériellement à cette sainte entreprise. Jusqu'à l'été dernier, chaque jour de fête, elles s'occupèrent, pendant

(1) L'écrit mentionné ci-dessus a pour titre: *L'asile évangélique de Vallecrosia et les écoles de Don Bosco. Réponse aux articles du Bulletin salésien*. — D'après ce qui paraît, il fut divulgué vers la fin de l'année dernière, et ne nous fut remis entre les mains qu'au mois de mars de cette année. Dans cet imprimé les protestants tentèrent de répondre aux articles du Bulletin du mois de juillet où nous traitions de leurs doctrines; mais cette tentative, comme on pouvait s'y attendre, a échoué complètement. Les réponses données ne sont que des absurdités et des sophismes qui ne portent aucune atteinte à la véracité de nos raisonnements. Si le temps et l'espace nous le permettent, nous espérons en donner quelques essais dans un numéro de notre Bulletin. Pour le moment, ce que nous allons dire suffit.

Entre tant d'erreurs, les protestants, comme on le sait, enseignent celle-ci: Nous ne devons pas appeler les Saints à notre aide ni recourir à leur intercession parce qu'un tel recours fait tort à la bonté de Dieu et aux mérites de N. S. Jésus-Christ. Pour leur démontrer la fausseté de cette assertion, nous nous servimes de la Bible, et, à l'appui des exemples qu'elle nous offre, nous leur montrâmes que Dieu, loin d'être offensé de l'invocation des Saints, voulut souvent, avant d'accorder une grâce à quelqu'un, en être prié par des serviteurs fidèles. Entre autres, nous esposâmes le trait des amis de Job, auxquels Dieu ne voulut pas pardonner avant que le saint et patient vieillard n'eût prié pour eux; nous rapportâmes les paroles avec lesquelles l'Apôtre s. Paul se recommande aux prières des chrétiens de Rome; et du livre du Prophète Zacharie nous tirâmes l'exemple d'un ange qui intercède pour le peuple israélite et qui fut exaucé. Eh bien! voulez-vous savoir la réponse que nous donnèrent nos adversaires? La voici en substance: Ces exemples ne prouvent rien, disent-ils, parce que les êtres que la Bible nous montre, priant pour les hommes sont des *êtres vivants*, tandis que le Saint que vous invoquez, vous, catholiques, sont des *êtres morts*. Comment! vous écririez-vous, est-il possible que les protestants, aient donné une telle réponse? C'est tellement possible que c'est très vrai, et voici leurs propres paroles: « Supposons, mais nous ne l'admettons pas, que ces exemples servent, il faut avoir fait de profondes études dans les Séminaires, où l'on apprend à tirer des conclusions à tort et à travers, pour oser dire: puisque Job, les chrétiens de Rome, un ange, tous *êtres vivants*, peuvent prier pour les autres, donc les morts peuvent prier et

prier pour nous. » Voilà donc la réponse des protestants. Elle nous apprend que, au moins, les quelques docteurs qui établissent une chaire aux portes de Ventimiglia, loin de pouvoir s'appeler *Évangéliques*, sont les premiers et les plus ardents ennemis de l'Évangile. N'est-ce pas en effet s'opposer à l'Évangile que de nier l'immortalité de l'âme, en écrivant et en professant que ceux qui, dans ce monde, meurent comme des Saints, restent *morts* après cette vie? n'est-ce pas dire que le corps et l'âme meurent ensemble? De cette extravagante réponse on peut conclure, selon toutes les règles de la logique que les soi-disant *évangéliques*, non seulement ne sont pas chrétiens et qu'ils n'appartiennent pas au Christ, mais qu'ils ont eu pour modèles, dans l'antiquité les Sadducéens et les disciples d'Épicure, et que, dans nos temps, ils appartiennent à la secte de matérialistes. Il sont de ceux, enfin, dont Dante Alghieri chantait déjà:

*Suo cimitero da questa parte hanno  
Con Epicuro tutti i suoi seguaci  
Che l'anima col corpo morta fanno.*

« De ce côté, est un cimetière, où avec Épicure et ses disciples, gisent ceux qui croient l'âme morte avec le corps. » Et ne nous étonnons pas: car à l'aide de leurs faux principes d'interpréter la Bible comme il leur plaît, les protestants ont ouvert la voie qui mène à la négation des vérités les plus saintes. Cela est si vrai que, chez eux, sans cesser d'être protestants et sans perdre le nom de chrétien, celui-ci nie la nécessité du baptême, celui-là le dogme de la T. S. Trinité et même la divinité de Jésus-Christ, l'un rejette le Purgatoire, l'autre l'Enfer; enfin les rationalistes et les Hégléiens, tout en se disant encore protestants, ne croient pas même à l'existence d'un Dieu personnel. Aussi est-ce avec raison qu'un ministre protestant, Harms, disait: « L'on pourrait écrire sur l'ongle du petit doigt les doctrines admises encore par la généralité des protestants. » Et le Pasteur Smats ajoutait: « Le protestantisme a poussé si loin le goût des réformes, qu'il n'offre plus aujourd'hui qu'une longue série de zéros sans aucun chiffre positif. »

Pères et mères, fils et filles, grands et petits, si vous vous souciez de la religion de Jésus-Christ que vous avez héritée de vos ancêtres, si vous aimez votre âme et celle des personnes qui vous sont chères, ouvrez les yeux et tenez-vous en garde. Désormais ce n'est plus seulement avec les hérétiques que vous aurez à faire, mais avec les rationalistes, incroyables et les libres-penseurs!

quelques heures, à transporter des pierres du torrent voisin jusqu'au lieu de la construction. Un jour entre autre, elles rencontrèrent dans la route le pasteur protestant et quelques-uns de ses adeptes. L'une de ces personnes, voyant ce régiment de femmes suant et haletant sous le poids des grosses pierres, dit avec un sourire moqueur: « Tant que vous serez seules à travailler, nous n'aurons pas bien peur. » Ils se figuraient, sans doute, que l'établissement d'une église en ce lieu ne fût qu'un pieux désir de ces femmes et de ces jeunes filles, mais contre leur attente ce désir eut bientôt son accomplissement. L'exemple des Sœurs et de leurs élèves ne tarda pas à être suivi des hommes. Avec leurs chevaux et leurs voitures ils préparèrent et préparèrent encore les pierres, les briques, le sable nécessaire, et cela avec un désintéressement et un élan dignes des plus grands éloges. Actuellement, les murs s'élèvent déjà à deux mètres du sol, et, avant la fin de l'année, nous espérons que, Dieu aidant, la construction sera achevée.

Coopérateurs et Coopératrices, habitants du diocèse de Ventimiglia et de Vallecrosia, enfants de l'Église catholique, après l'avoir recommandé à Dieu, nous le recommandons à vous, ce monument sacré. Faites qu'en l'apercevant de la route ou du chemin de fer lorsque vous parcourrez cette plaine, vous puissiez dire un jour: « Nous aussi avec notre offrande, nous avons apporté notre pierre à cette église. Et maintenant il est là cet édifice saint pour attester la sincérité et l'ardeur de notre foi; ce rempart inébranlable, qui doit la défendre de ses ennemis voisins et éloignés; cette forteresse inattaquable, qui doit la garder pure et intacte en nous et en nos enfants. Il est là, comme un phare lumineux au milieu des ténèbres de tant de doctrines funestes, au milieu des écueils de tant d'erreurs monstrueuses et de pirates avides de notre perte. Il saura nous conduire et éclairer notre route, comme il conduit le grand vaisseau de l'Église catholique; et ce vaisseau, quoique agité par des vents impétueux, balloté par les vagues terribles d'une mer courroucée et environné d'ennemis puissants, ne craint ni naufrage ni défaite, mais il suit, avec calme et majesté, le chemin qui le mène au port du salut éternel. Et que craindrait-il? Il a pour pilote et pour chef Celui à qui il fut dit dans la personne de Pierre par le Maître de la Mer: *Duc in altum*: déploie les voiles,

lance-toi sans crainte au milieu des flots: je suis avec toi. Il est là encore ce monument sacré, comme un arsenal où nous viendrons préparer les armes pour combattre avec succès les combats du Seigneur; il est là, comme un asile où nous viendrons chercher une baume salutaire pour panser nos blessures; il est là enfin, comme une école préparatoire, où, soldats timides et inexpérimentés, nous viendrons écouter la parole et l'enseignement de nos chefs, nous fortifier pour le combat, nous animer à la victoire et nous encourager à la conquête du Ciel!

### Règle pour bien employer son argent.

La règle générale devrait être celle-ci: *Faire pour le bien, ce que les méchants font pour le mal*. Ainsi, puisque les fils du siècle prodiguent leur argent à se procurer des habits somptueux, des mets exquis, des villas et de riches demeures, nous, les fils de la lumière, jetons les yeux sur tant de créatures infortunées: elles souffrent de la faim, car elles sont privées de pain; du froid, parce qu'elles n'ont pas de vêtements; bien souvent hélas! elles n'ont pas même d'asile pour abriter leur misère. Ne soyons pas insensibles à tant de souffrances: contentons-nous du nécessaire et avec notre superflu, soulageons les malheureux. Une personne demandait un jour à un prince de la Maison de Savoie, le B. Amédée en quel endroit il tenait ses chiens de chasse; comme il n'en avait pas, il conduisit son visiteur vers une troupe de pauvres, et les lui montrant: « Voilà, dit le charitable duc, voilà mes chiens de chasse; avec eux, je l'espère, ce ne sera pas un cerf ou un daim que je me procurerai, mais le royaume des cieux. » Ce que ce pieux monarque faisait pour la chasse, faisons-le pour tant d'autres choses, et nous serons à même de plaire à Dieu et de secourir notre prochain.

Les fils du siècle emploient leur argent à acheter des feuilles irréligieuses, des livres corrupteurs, qu'ils sèment ensuite parmi le peuple afin de pervertir les esprits et les cœurs. Nous, les fils de la lumière, dépensons notre argent à répandre les bons livres et les bons journaux, distribuons-les à nos parents, à nos amis, faisons-les entrer dans les maisons comme un remède aux mauvaises mœurs, qui envahissent le monde, comme une digue devant le torrent de l'impiété, qui grossit de jour en jour.

A Milan, il y a un de nos Coopérateurs qui distribue trois mille petits livres chaque année, ces livres ne lui coûtent pas moins de quatre cents francs: mais Dieu saura lui rendre un jour au Ciel ce qu'il a dépensé sur la terre.

Les fils du siècle emploient leur argent à soutenir des sociétés plus ou moins secrètes, ou ils l'offrent à des comités qui ont pour but d'établir des écoles, des ouvriers, des salles d'asile d'où le nom de Jésus soit banni; ils rejettent son catéchisme qui a apporté au monde la civilisation; nous

consacrons nos offrandes aux Maisons de charité, aux hospices, aux asiles, aux oratoires, où à l'art et à la science, s'unissent dans un bel accord, la morale et la religion chrétienne, sans lesquelles l'homme, la famille et la société ne marcheront jamais dans la voie de l'honnêteté et du bonheur. Entre un grand nombre d'exemples qu'ils serait trop long d'énumérer tous, nous avons celui que nous donnent les Coopérateurs de Marseille qui, sous la conduite de leur digne évêque, montrent en cela un élan vraiment admirable.

Grâce à eux, on y ouvrit une Maison salésienne avec un Oratoire : ils le soutiennent eux-mêmes, et aujourd'hui, grâce à leur zèle, s'y élève un bel asile pour abriter les enfants les plus malheureux et les plus abandonnés, et leur apprendre à gagner honorablement leur vie. Les familles pauvres s'en réjouissent, et cette grande cité catholique en est fière et joyeuse.

Les fils des ténèbres prodiguent leurs richesses dans le but d'élever des théâtres et des casinos, où la masse du peuple va puiser l'impiété et la corruption ; nous prodiguons nos dons pour construire des églises et des chapelles, où, doctes et ignorants, viendront se presser autour de la chaire de vérité et s'exciter aux actions généreuses. C'est dans ce but pieux et louable que nous faisons bâtir l'église de S. Jean, à Turin, et celle de Bordighera dans les plaines de Vallecrosia. Voilà nos casinos, voilà nos théâtres : quel est l'homme de cœur et de foi qui refusera d'y apporter une pierre ?

Les fils des ténèbres réunissent leurs oboles, pour donner des adeptes aux sociétés maçonniques et envoyer partout des conspirateurs contre l'Église et la société ; nous unissons-nous pour donner une pieuse éducation aux jeunes gens et pour créer des prêtres. Ces prêtres, avec la vertu de leur ministère sacré sauront établir le bon ordre dans toutes les classes de la société ; avec les armes de la divine parole, ils conquerront au bien les phalanges égarées du mal ; l'Évangile à la main, ils porteront la lumière de la vérité et le progrès aux peuples encore idolâtres et sauvages. « Donnez-moi un point d'appui, s'écriait un ancien philosophe, donnez moi un point d'appui et je soulèverai le ciel et la terre. » Donnez-nous, nous écrivions-nous à notre tour, donnez-nous les moyens de recueillir des enfants et de former des prêtres et, dans peu d'années, avec la grâce de Dieu et la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, nous vous montrerons la Patagonie chrétienne et civilisée. — Voilà, ô catholiques, voilà la règle à suivre pour faire un bon usage de notre argent. Oui, faisons pour le bien ce que les méchants font pour le mal, et nous aurons bien mérité de la religion et de la société.

## LE MOIS DE MARIE.

Bientôt va commencer le beau mois de Marie. Dans presque tous les pays catholiques, les Prêtres ont la pieuse habitude de réunir les fidèles

dans leur église et d'y exercer des pratiques spéciales de piété en l'honneur de la T. S. Vierge. Nous recommandons à nos Coopérateurs et Coopératrices de faire tous leurs efforts pour y prendre part. Si leurs occupations ne leur permettaient pas de se rendre à l'église, nous les engageons à préparer, dans leur maison, un petit autel ou une image de Marie, et de réciter devant, tous les soirs, en famille, quelques prières, comme le chapelet, les litanies ou même seulement douze *Ave Maria*, en mémoire des douze étoiles, dont, au dire de l'apôtre s. Jean, est formée la couronne de la céleste Reine : *Et in capite ejus coronam stellarum duodecim.*

## MARIE AUXILIATRICE

ET

### UN COOPÉRATEUR SALÉSIEU

Sienna, le 18 mars 1880.

#### Monsieur et Très-Révérend Père,

Mon frère m'écrivait de Rome, en février dernier, que, pour la seconde fois, il avait éprouvé la bonté et la puissance de Notre-Dame Auxiliatrice. Elle venait de l'aider dans une affaire très importante pour lui, et, par-là, couronner une première grâce dont le récit parut dans le *Bulletin salésien* du mois de novembre 1879. C'est pour cela qu'il m'envoie l'offrande convenue en me chargeant de vous la faire parvenir et de vous prier de célébrer une messe devant l'image bénie de cette Mère bienfaisante.

Cependant un événement bien douloureux arrivait dans une famille. J'étais à table avec mon épouse et mes fils : tout à coup mon plus jeune enfant, frappé d'un mal terrible, les yeux tournés et éteints, s'affaissa sur le sein de sa mère, pâle et sans respiration : on le crut mort. Cette maladie, je l'ai appris depuis, s'appelle le *group* : elle a fait mourir, pendant ces mois-ci, une multitude d'enfants. Vous pouvez vous figurer, Monsieur, l'étonnement et la douleur de tous à ce spectacle. En cette triste occasion, je me rappelai qu'au Ciel j'avais une tendre Mère, dont, quoique indigne, j'avais plusieurs fois éprouvé les bienfaits. Je savais qu'elle a un amour particulier pour les Coopérateurs salésiens, et, le cœur plein de confiance, je recourus à Elle. Prosterné à terre, je promis de faire célébrer une Messe à son autel, si elle accordait la vie à mon enfant, au moins jusqu'à ce que nous eussions pu employer les moyens humains pour le sauver ; car je dois vous dire que, depuis quelques jours déjà, cet enfant déclinait à vue d'œil, et moi, croyant ce dépérissement un effet de la dentition, je n'avais pas appelé le médecin. Je disais donc à Marie que, après avoir fait tous mes efforts pour le sauver, je me soumettrais à la volonté de Dieu, seul, vrai Père et Maître de mon enfant, mais je

La suppliai de ne pas me laisser, pendant toute ma vie, le douloureux remords de n'avoir pas appelé plus vite le médecin. « Je suis un des Coopérateurs salésiens que vous aimez tant, m'écriai-je ; j'en suis le dernier et le plus indigne, c'est vrai, mais je suis pourtant votre fils. Oh ! Marie, ayez pitié de moi. »

« O Mère bien-aimée, ô Mère généreuse, je ne sais comment vous louer dignement et vous faire connaître à tant d'infortunés qui ne savent ni se confier en Vous, ni vous appeler à leur aide, au milieu de leurs tribulations ! Oh ! vraiment, je ne sais comment ils peuvent vivre sans penser à Vous, au milieu de ce monde plein de dégoût et d'amertume ! O Marie, pendant quelques minutes, tu souriais de me voir dans l'angoisse, et en même temps, tu te réjouissais de mon espérance ! Lorsque, prosterné à terre avec ma famille, je vous adressais les touchantes invocations de vos litanies, lorsque je répétais avec confiance : « Marie Auxiliatrice, secourez-moi, obtenez-moi cette grâce », cette grâce tu me l'avais déjà accordée. Tu me rendis l'enfant plein de vie et de couleurs, comme s'il sortait de son lit, après un sommeil tranquille. Oh ! mille fois merci, Vierge puissante, très-sainte, très-généreuse Mère ! »

C'est donc, le cœur plein de la plus vive reconnaissance, que je viens, Monsieur, accomplir ma promesse. J'unis à cette lettre les honoraires d'une messe d'actions de grâces, en vous priant de la faire célébrer sur l'autel de Marie Auxiliatrice, en union avec celle de mon frère.

Je profite de cette occasion pour vous envoyer encore 3 francs pour les missions de la Patagonie, et autant pour l'église de S. Jean que vous élevez en mémoire du grand Pontife Pie IX, dont j'admire tant les vertus et les mérites.

J'espère que Marie Auxiliatrice continuera dans l'avenir de se montrer pleine de miséricorde envers mon frère et moi, et qu'elle ne nous refusera pas les secours du Ciel.

Vive à jamais Marie Auxiliatrice ! Bénissez-moi, Père bien-aimé, et priez pour votre

*Tout affectionné fils et Coopérateur*

FRANÇOIS DESIDERI.

## HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

### CHAPITRE XIII.

Conseils inutiles — Le Fils et la Mère — But noble et généreux — La douleur des Mères — Départs des Becchi — Heureuse rencontre — Arrivée au Valdocco — Pauvreté, misère et bonheur — La Corbeille de noces de l'épouse — Nouveaux louages — Essais des écoles du dimanche et du soir — Visites et récompenses.

Il y avait déjà trois mois que Don Bosco se trouvait au milieu de sa famille : et grâce à un repos, à la salubrité de l'air et aux tendres soins

de ses parents, il pouvait se dire complètement rétabli. Attendri par les visites fréquentes que lui faisaient ses jeunes gens, touché de l'ardeur avec laquelle ils insistaient pour lui faire hâter son retour à Turin et pressé par leurs lettres pleines d'amour, il avait fait la promesse d'accéder à leurs vœux. Dans son désir de reprendre le chemin du Valdocco, chaque jour lui paraissait une année. Mais deux choses le tenaient encore en suspens et retardaient l'accomplissement de son désir et des nôtres : les conseils de ses amis et les critiques circonstances de sa nouvelle demeure.

« Tu as besoin, lui disait ou lui écrivait tantôt l'une tantôt l'autre de ses connaissances, tu as besoin de prendre au moins une année de repos et de te tenir éloigné de l'Oratoire. Si tu ne fais pas ainsi, tu t'exposeras au péril d'une rechute qui, ou te rendra impropre à tout travail, ou te conduira infailliblement à la tombe. Reste donc encore pour quelque temps au sein de ta famille, occupe-toi de choses faciles et lorsque tu seras bien fortifié, tu pourras, sans aucune crainte, reprendre tes occupations. »

Si l'on considère la fatigue que demandait la direction de l'Oratoire, et la frêle constitution de Don Bosco, affaiblie encore par une maladie mortelle, à laquelle il n'avait échappé que par miracle, ces conseils n'étaient certainement pas à dédaigner ; mais, pour notre bonheur, une grave circonstance engageait Don Bosco à lui faire reprendre la direction de ses jeunes gens, et à ne pas accueillir les conseils de ses amis. Aussi, en remerciant ces derniers de leur bienveillante sollicitude, leur dit-il de vive voix ou par écrit ce qu'autrefois déjà disait l'apôtre s. Paul : « Laissez-moi me rendre où le Seigneur m'appelle. Il est tout-puissant, il abat et relève qui il lui plaît, il saura me donner les forces et la santé nécessaires. Et puis devrais-je succomber, qu'importe ? *Nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosioream quam me* : Je ne crains pas ce que vous m'annoncez, l'exercice de mon ministère est plus précieuse que ma vie, ce serait un bonheur pour moi de terminer ma carrière en me rendant utile à mes pauvres enfants. » Voyant cette résolution et croyant y découvrir une disposition du ciel, M. Cafasso, entre autres, et M. Franzoni consentirent à le laisser retourner à l'Oratoire, mais en lui recommandant de se borner, pendant quelque temps, à se montrer au milieu des jeunes gens, à les diriger et à leur donner des conseils ; ils l'engagèrent à s'abstenir complètement d'entendre les confessions, de prêcher, de faire la classe, le catéchisme et autres choses semblables. Don Bosco promit tout, mais dans la suite.... nous le verrons faire comme auparavant. Un jour qu'il parlait de cette circonstance, nous l'entendîmes dire : « D'abord j'avais bien la volonté d'obéir et de maintenir ma promesse, mais voyant que M. Borelli et ses compagnons ne pouvaient pas suffire seuls à tous les besoins de ces enfants, et qu'alors, les jours de fête, beaucoup de ces derniers restaient sans confession et sans instruction religieuse, je ne pus tout

me décider à rester oisif. J'ai repris mes occupations habituelles, et depuis plus de vingt-cinq ans, je n'ai besoin ni de médecin ni de médecine. C'est ce qui m'a fait croire que le travail ne nuit jamais à la santé du corps. » Après avoir vaincu ces difficultés que faisaient naître des amis trop craintifs, il s'agissait d'en surmonter une autre beaucoup plus grave. En retournant à Turin, Don Bosco avait l'intention d'établir sa demeure au Valdocco, près de l'Oratoire. Dans ce but, il avait déjà loué de M. Pinardi quelques chambres attiguës à l'église. Mais voilà qu'il vint à apprendre combien ce séjour était devenu périlleux soit par la présence de l'auberge de *la Jardinière*, soit par le voisinage de quelques personnes d'une conduite suspecte. Don Bosco dans sa nouvelle demeure, n'ayant plus, comme chez le marquis Barolo, quelqu'un à son service, avait besoin d'avoir une personne dans sa maison, mais, pour les motifs que nous venons de raconter, il ne se sentait pas le courage de la prendre avec lui, craignant avec raison de l'exposer à ces périls que l'on peut facilement s'imaginer. Cette situation le rendait triste et pensif. Or qui l'enlèvera à ses inquiétudes? qui lui applanira la voie qui doit le conduire au milieu de nous?

La femme eut toujours un rôle important dans les événements plus ou moins heureux de l'histoire humaine et lorsqu'il s'agit du salut des âmes. Ce n'est pas ici le lieu de passer en revue toutes les héroïnes qui, par la volonté de Dieu, prirent une large part à l'accomplissement de faits éclatants. Mais comme pour nous et la jeunesse en général, l'établissement définitif de l'Oratoire et de l'asile de S. François de Sales fut un événement très important, nous devons remarquer que, d'après les desseins de Dieu, les femmes y contribuèrent puissamment. Telles furent les mères de famille, qui envoyèrent avec joie et empressement, leurs fils à l'Oratoire; telles furent les dames dont l'offrande et l'aumône soutinrent cette entreprise; telles furent enfin les religieuses, qui, pendant la nuit, s'imposèrent des travaux pénibles, au profit des enfants de Don Bosco. Mais il y eut surtout une femme qui coopéra à cette œuvre d'une manière toute spéciale, femme, qui donna à toutes les autres l'exemple et les encouragements, femme qui, la première, arbora sur ce sol l'entendard de la charité envers des enfants pauvres et abandonnés, dont, à si juste titre, elle recevait le doux nom de mère; femme enfin qui, par son dévouement et son amour, a une place d'honneur dans le grand nombre de ces femmes d'élite qui ont suivi, suivent encore et suivront ses traces, peut-être jusqu'à la fin des siècles. Cette femme s'appelait Marguerite Bosco.

Nous avons l'intention de faire sa biographie lorsque nous parlerons de son heureux passage à l'éternité; mais, comme dans cette histoire elle joue auprès de nous le rôle de mère adoptive, nous en parlerons avec bonheur toutes les fois qu'il s'en présentera l'occasion. Bien des récits que nous avons faits déjà et beaucoup d'autres qui seront le thème de nos entretiens à venir, nous les avons recueillis de sa bouche durant les

douze années que nous eûmes le bonheur de jouir de son aimable compagnie et d'être l'objet de son amour maternel.

Donc, affligé par les obstacles dont nous avons parlé plus haut, Don Bosco, après y avoir pensé et repensé, prit un jour sa mère à part et lui adressa ces paroles: « J'ai résolu, ma bonne mère, de retourner à Turin pour y vivre au milieu de mes chers enfants. Depuis aujourd'hui, n'étant plus au Refuge, j'aurais besoin d'une personne de service, mais l'endroit où je demeurerai, à cause de certaines personnes du voisinage, n'est pas sans dangers et ne me laisse pas tranquille. Vous seule pouvez dissiper mes craintes: ne viendriez-vous pas volontiers habiter avec moi? » — A ces paroles, la pieuse femme resta quelques moments pensive et puis reprit: « Tu peux, mon bien cher fils, t'imaginer ce que coûte à mon cœur d'abandonner cette maison et de me séparer de tes frères et de tant d'autres personnes bien-aimées... mais si tu crois que mon sacrifice puisse plaire au Seigneur, je suis toute disposée à te suivre. » — Don Bosco l'en assura, la remercia et finit en disant: « Préparons tout de manière à ce que nous puissions partir après la fête de tous les Saints. En abandonnant sa maison, Marguerite Bosco faisait vraiment un grand sacrifice: patronne et maîtresse de tout, traitée comme une reine par les grands et les petits, chérie de tous, rien, dans sa condition, ne lui manquait pour être heureuse. Non moins pénible était le sacrifice des membres de sa famille: et lorsqu'ils surent que bientôt viendrait le moment de la séparation, ils ne purent retenir leurs larmes. Mais dans cette pieuse maison régnait la crainte de Dieu.... et chacun, en pensant au but qui motivait ce départ, sut se résigner et se taire.

Le but que se reposait cette mère était en effet vraiment noble et généreux. Elle s'engageait à suivre son fils, non pour mener une vie plus commode et plus agréable, mais pour partager avec lui les peines et les soucis qu'il devait rencontrer en assistant plusieurs centaines de jeunes gens pauvres et abandonnés; elle n'y était pas attirée par le désir d'un gain temporel, mais par l'amour de Dieu et l'amour des âmes: car elle savait bien le que projet qu'avait entrepris D. Bosco, loin de lui apporter fortune et bénéfice, l'obligeait encore à dépenser son patrimoine et ensuite à demander l'aumône. Mais ces pensées ne l'arrêtèrent pas: admirant le zèle et le courage de son fils, elle se sentit plus vivement excitée à devenir sa compagne et son imitatrice jusqu'à la mort. Heureux les prêtres qui ont des mères si vertueuses!

Cependant, tandis que l'on envoyait à Turin quelques provisions de légumes, de grains et de maïs, et que l'on mettait ordre aux affaires de famille, le 3 novembre, jour fixé pour le départ, était arrivé.

Cette nouvelle, s'étant répandue dans les environs, causa à D. Bosco une scène à laquelle il ne s'attendait pas. Nous avons dit ailleurs comment, pendant sa convalescence et suivant en cela l'inclination irrésistible de son cœur, D. Bosco avait attiré autour de lui un bon nombre d'enfants des

environs et avait ainsi donné naissance à un Oratoire. Gagnés par ses manières douces et affables, ces petits garçons lui avaient déjà voué une si vive affection, que le long de la semaine ils ne faisaient que soupirer après la venue du dimanche pour se retrouver ensemble près de lui. Les pères et surtout les mères, voyant leurs fils si bien traités et instruits, en étaient si charmés qu'ils désiraient ne voir jamais s'éloigner le bon prêtre, afin qu'il continuât au milieu d'eux cette œuvre de charité. Les mères de famille l'avaient espéré jusqu'alors; mais quand elles vinrent à apprendre qu'il devait avec sa mère s'éloigner définitivement, elles se rendirent auprès de lui, et, avec toute l'éloquence dont elles étaient capables, elles s'efforcèrent de l'engager à rester. — S'il y a des dépenses à faire, nous nous en chargeons, disaient-elles. — Si je ne puis m'acquitter avec de l'argent, disait l'une, j'y suppléerai avec de la toile. — Moi, j'offrirai des œufs et des poules, ajoutait une seconde. Soyez sans inquiétude, disaient un grand nombre d'autres, nous ne vous laisserons manquer de rien, nous vous porterons du grain, du maïs et de tout ce que nous possédons, mais restez, et ne nous privez pas du bien que vous faites à nous et à nos enfants. Voyant que leurs prières et leurs instances étaient inutiles, plusieurs d'entre elles et leurs enfants se mirent à verser des larmes abondantes, ce qui ne troubla pas peu la sérénité de Don Bosco.

Les petits-fils de Marguerite Bosco éclatèrent aussi en sanglots quand ils la virent sur le point de les quitter, mais la courageuse mère, après les avoir consolés par l'espérance de se revoir bientôt, s'arracha de leurs bras, et avec son fils, se mit en route pour la ville de Turin. D. Bosco portait avec lui un bréviaire, un missel et quelques cahiers: la mère, un panier de linge, avec les objets les plus indispensables. Ils voyageaient vraiment comme les apôtres, à pieds et en s'entretenant de Dieu et des choses éternelles. Arrivés à Chieri, ils s'arrêtèrent chez M. l'avocat Vallimberti, grand ami de la famille Bosco, et, après avoir repris des forces, ils se remirent en route. Vers le soir, ils arrivèrent à Turin.

Lorsqu'ils se trouvèrent à l'endroit que l'on nomme *Rondò*, lieu peu éloigné de leur nouvelle demeure, ils firent une heureuse rencontre qui méritait d'être rapportée. M. l'abbé Jean Vola, prêtre zélé de Turin et dont nous avons déjà parlé dans cette histoire, se trouva par hasard sur leur route; comme on le sait, il venait souvent à l'Oratoire pour prêter le concours de son ministère à D. Bosco. Après avoir félicité son ami du rétablissement de sa santé, M. Vola lui demanda: « Et maintenant, où vas-tu habiter? » — « Voici ma mère, répondit D. Bosco, avec elle je vais me fixer à l'Oratoire, dans la maison Pinardi. » — « Mais sans emploi et sans argent comment donc ferez-vous pour vivre à Turin? » — « Tu me fais là une question à laquelle je ne saurais pas répondre pour le moment: nous nous remettons entièrement entre les mains de Dieu et j'espère qu'il ne nous refusera pas son appui. » — « Vraiment je t'admire, reprit le bon prêtre,

et j'applaudis à ton entreprise; je regrette de n'avoir pas de l'argent sur moi, mais prends ceci pour le moment. » — En disant ces mots, il tira sa montre et la lui offrit. D. Bosco le remercia et se tournant vers sa mère: « Voyez, dit-il, c'est une belle preuve que la Providence pensera à nous. Allons donc en avant avec confiance. »

A quelques pas de là, ils se trouvèrent à leur nouvelle demeure. Elle consistait en deux chambres à coucher, dont l'une devait encore servir de cuisine. Le mobilier se composait de deux lits, de deux bancs, de deux chaises, d'une malle, d'une table et d'une casserole avec quelques assiettes — nous pouvons encore, pour la première nuit, ajouter une montre, qui fut vendue le lendemain. Comme on le voit, la pauvreté et la misère régnaient dans l'humble ménage.

Cette pénurie effrayante, qui eût découragé tout autre, réjouissait au contraire D. Bosco et sa mère. Aussi se tournant vers son fils, cette bonne dame lui dit-elle avec un sourire: « Chez nous, dès le matin j'étais occupée à commander et à gouverner, mais ici, d'après ce que je vois, je serai plus tranquille et moins accablée de soucis. » Puis joyeuse et contente elle se mit à chanter:

Guai al mondo,  
Se ci sente  
Forestieri  
Senza niente.

« Gare au monde s'il nous sent  
« Étrangers et sans argent. »

A vrai dire, leur position était des plus critiques: D. Bosco, n'étant plus attaché à l'Institut de la marquise Barolo, ne touchait aucun appointement, de sorte que, sans rien gagner, il se voyait obligé de dépenser toujours: il fallait vivre, payer les loyers et fournir bien souvent de la nourriture et des vêtements à ces pauvres enfants souffrants de faim et de froid. De fait, un grand nombre d'enfants étaient tous les jours à la porte de l'Oratoire demandant du pain, des chaussures, des habits, des chemises, sans lesquels ils ne pouvaient se rendre au travail.... et pour le vénérable prêtre et la bonne Marguerite c'était un supplice cruel que de les renvoyer sans secours. Pour cette raison, au bout de quelques semaines, furent épuisées les provisions venues des *Becchi*, ainsi que tout le linge et les habillements qu'ils avaient apportés à Turin. Comment donc faire pour marcher en avant?

Bien qu'ils eussent placé toute leur confiance dans les trésors de la divine Providence, toutefois ils ne laissèrent pas de faire tout ce qui dépendait d'eux afin de ne pas l'obliger si tôt à faire des miracles. D. Bosco résolut de vendre et vendit en effet un morceau de champ et une vigne qui lui appartenaient, et comme cela était encore insuffisant, sa mère se fit envoyer sa *corbeille de noces* qu'elle avait jusqu'alors gardée intacte avec un soin jaloux: robes, anneaux, pendants d'oreilles et colliers. L'autre reçut, elle en vendit une partie, et, avec l'autre, elle orna la chapelle de l'Oratoire, dont la pauvreté était extrême.

Toute détachée que fût cette bonne dame des biens de ce monde, il lui en coûta néanmoins



de se dépouiller de tant de précieux souvenirs. Une fois, nous lui entendîmes dire à ce sujet : « Quand je me vis ces objets dans les mains pour la dernière fois, en pensant que je devais m'en défaire ou leur donner une autre destination, je me sentis troublée et prête à les regretter; mais à peine me suis-je aperçue de ce mouvement de tristesse, que je dis : Allez, objets chéris, allez; quel plus beau sort pour vous que de nourrir et d'habiller de pauvres enfants et de procurer, dans l'Église, honneur au céleste Époux. — Depuis cet acte-là, je me sentis si heureuse que, eussé-je eu cent autres corbeilles de noces, je les eusse sacrifiées sans le moindre regret.

Avec ces moyens, D. Bosco se trouva à même de louer de M. Pinardi quelques chambres voisines, qui furent d'une grande utilité à l'Oratoire. Les premières servirent aux classes du soir et du dimanche. Au commencement, manquant de local, on avait choisi pour la salle d'école la cuisine, la chambre de D. Bosco, la sacristie, le chœur et même la chapelle.

Il n'est pas besoin de dire que ces chambres n'étaient pas du tout propres au but que l'on se proposait... mais on ne pouvait faire autrement. Aussi, ayant d'autres chambres à sa disposition, D. Bosco y mit bientôt les diverses classes, les divisant et les subdivisant selon l'instruction plus ou moins grande des enfants, de sorte que l'on pût les instruire avec plus d'ordre et de profit. On recueillit un plus grand nombre d'élèves; il y en eut bientôt trois cents, et tous donnèrent des résultats très consolants.

Après quelques mois de classe le dimanche, D. Bosco voulut que ces enfants subissent un examen public sur le catéchisme, l'histoire sainte et la géographie. Il invita à cet effet quelques personnalités de Turin, entre autres le célèbre abbé Aporti, le député Boncompagni, le théologien Baricco, le professeur Joseph Rayneri et plusieurs autres. Nous parûmes, et l'on nous interrogea sur les matières susdites; nos examinateurs furent très satisfaits de nos réponses, applaudirent à notre essai et laissèrent aux meilleurs élèves des souvenirs et des récompenses.

Encouragés par ce premier succès, nous nous disposâmes, peu après, à subir un examen sur les matières apprises à l'école du soir. Cette seconde épreuve fut faite avec une grande solennité. Comme de toutes les parties de Turin on parlait de nos écoles comme d'une nouveauté, et qu'un grand nombre de professeurs et d'autres personnes distinguées venaient les visiter souvent, le Conseil Municipal, en ayant eu connaissance, envoya une Commission composée de M.M. Cotta et Capello Moncalvo, ayant pour président M. le Commandeur Joseph Dupré. Ces messieurs étaient chargés de vérifier si les résultats que l'on pronait tant, étaient une invention ou une réalité. Ils voulurent eux-mêmes nous interroger sur la lecture, l'arithmétique, le système métrique, etc.; ils ne comprenaient pas comment des jeunes gens qui, jusqu'à dix-huit ou vingt ans étaient restés dans une complète ignorance, avaient pu en si peu de temps parvenir à un tel degré d'instruction. Ayant

vu ensuite ce grand nombre d'enfants et d'adultes se réunir à l'Oratoire dans le but de s'instruire, au lieu de rôder dans les rues de la ville, l'honorable Commission se retire pleine d'admiration et d'enthousiasme. A la séance suivantes, après une relation fidèle de la visite faite à l'Oratoire, le Conseil accorda à nos Écoles un subside annuel de trois cents francs, subside que D. Bosco toucha jusqu'en 1878, époque à laquelle il se le vit enlever sans pouvoir en connaître la raison.

M. Gonella, dont la charité et le zèle laissèrent à Turin une glorieuse et impérissable mémoire, était alors Directeur de l'œuvre pie : *La mendicité instruite*. Ayant entendu parler si avantageusement de nos Écoles, il voulut venir lui-même les visiter : il interrogea les enfants, s'informa de la méthode que l'on employait pour les instruire et en demeura très satisfait. Il en parla même longuement aux administrateurs de l'Œuvre qu'il dirigeait, et obtint qu'il accordassent à D. Bosco une prime de mille francs au profit de ses écoles et dans le but d'aider et d'encourager les jeunes gens qui les fréquentaient. L'année suivante, c'est-à-dire en 1847-48, il introduisit ces écoles et cette méthode dans son Institut. Le Conseil Municipal suivit cet exemple, et, au bout de peu d'années, toutes les cités importantes du Piémont avaient leurs écoles du soir.

## LE SERPENT QUI DONNE LA MORT

ou

### La lecture des livres dangereux.

(Suite)

#### Conclusion.

Un regard sur la société... quel douloureux spectacle! Que sont les sciences humaines, lorsqu'elles se sont émancipées du guide unique de la vérité, la révélation divine? Rien, sinon le plus triste mélange d'absurdité et d'impiété, où se trouvent vantés les systèmes du rationalisme, de l'épicurisme, du transformisme, du darwinisme. Voilà la société, où est sa religion? Celle de Jésus-Christ? Non, car elle est raillée, bafouée, persécutée. On veut lui en substituer une autre, où l'homme ne sera plus lié à Dieu, mais où il deviendra l'esclave de toutes ses passions et de tous les désirs de son cœur; religion sans lois, sans sacrements, sans sacrifices et sans Dieu. Où est son culte? Il consiste en celui que peut rendre à Dieu l'homme qui, descendu du singe, ne le reconnaît plus pour son Créateur; culte adressé à un Dieu qui le laisse libre de faire tout ce qui lui plaît, à un Dieu indifférent au mal et au bien, à un Dieu qui, après la mort, ne punit pas le crime, car la mort est la fin de toute vie; à un Dieu enfin qui, s'il veut punir, le fait simplement, en son temps, lorsque l'esprit se séparant du corps

rentre, par châtement, dans un être de rang inférieur à celui qu'il aimait auparavant; culte, en un mot, que le démon rend à Dieu du fond des enfers, et qui consiste à blasphémer son saint Nom et à outrager sa Majesté terrible.

Où est sa morale? Il suffit de jeter les yeux sur tant de maisons de prostitution et d'enfants abandonnés; sur les prisons publiques que l'on a dû agrandir, vu le nombre croissant des crimes, enfin sur les hôpitaux qui regorgent de ces malheureux, attaqués par des maladies immondes. Quelle est sa justice sinon celle que la force obtient sur la raison? que la fin justifie les moyens? quelle liberté, sinon celle de faire impunément le mal? quelle autorité, sinon celle d'une populace capricieuse et révoltée? Enfin, quelles lois sinon cet amas de proscriptions suggérées, non par l'amour du bien commun, mais par la haine contre l'Eglise et son Christ? Or, d'où viennent ces maux qui inondent la terre, et qui font retourner la Société vers les temps du paganisme? De la lecture des livres pervers, de la diffusion des erreurs innombrables qu'ils contiennent, des maximes répandues par tant d'ennemis de l'ordre, sans pudeur, sans conscience et sans Dieu; maximes subversives, proclamées en public ou dans les endroits privés, dans le centre des villes et dans les faubourgs, même jusqu'au sein de nos campagnes. Ah! que Dieu déjoue le plan des impies! Et toi, ô jeunesse catholique, sois alerte et vigilante! avec la vérité confonds l'erreur qui veut se glisser jusqu'à toi, Nouveau David, ne recule pas à l'aspect du monstrueux Goliath; ils sont nombreux tes adversaires, mais leurs armes sont fragiles; une pierre lancée par le bras de l'enfant renversa le géant superbe. C'est par les livres que l'ont veut bouleverser et avilir la Société, que ce soit par les livres que tu t'aides à la relever et à lui rendre son antique splendeur. Et vous, riches, vous retirerez-vous loin de la lutte qui se livre entre la vérité et l'erreur, entre l'Eglise du Christ et le paganisme qui veut renaître? Non, j'en ai la confiance! car, songez-y bien, votre mission n'est pas seulement de tendre un morceau de pain à celui qui a faim, ni un vêtement à celui qui est nu; il y a une charité plus méritoire et plus belle: celle d'éclairer l'intelligence, de vivifier l'esprit et de diriger le cœur de l'homme vers ses nobles tendances. Par vos conseils et vos œuvres, favorisez donc la bonne presse et faites tous vos efforts pour la propager. Et puisque Dieu vous dispensa les richesses, employez-les à multiplier ces Oratoires saints, où, le dimanche et les jours de fête, les enfants se réunissent pour y recevoir l'instruction: appuyez de toutes vos forces les écoles de catéchisme qui se donnent dans les paroisses. Malheur au riche qui n'aura pas donné à Dieu la dîme de ses richesses!

LAURENT VECCHI, *chanoine.*

## LETTRE

des Filles de N. D. Auxiliatrice d'Amérique.

Las Piedras, 14 octobre 1879.

Révérendissime et Très Cher Père en Jésus-Christ,

Je vous demande humblement pardon, ô bien-aimé Père, si j'ai tant tardé à vous donner quelques nouvelles de notre Maison de *Las Piedras*. N'en attribuez la cause qu'à un peu de négligence de ma part et surtout à une forte somme de travail que nous avons entre les mains, et j'empiète encore sur mes heures de repos pour vous écrire cette lettre.

Je commence par vous dire que l'on m'a faite Directrice de cet établissement, non en vue de mes mérites, mais pour exercer la patience des deux bonnes Sœurs qui sont avec moi. L'excellente Sœur Angela Valèse ayant été dirigée la Maison de Villa Colon, ne vient qu'une fois par semaine et reste avec nous le plus longtemps possible; elle nous édifie par ses conseils et ses avis empreints d'autant de sagesse que de piété. Si nous les mettions en pratique..... mais je suis toujours la même Sœur Jeanne. Que Dieu me pardonne, et ne permette pas que j'en fasse aucune des miennes.

A l'époque où Sa Grandeur Mgr. Don Hyacinthe Vera, évêque de Montevideo, et Don Costamagna vinrent prêcher la mission dans cette paroisse, nous avions déjà les saints exercices de la retraite, mais pas aussi tranquillement que nous en avions l'habitude à Mornèse (Italie). Nous étions obligées d'aller tous les jours à la paroisse faire le catéchisme aux jeunes filles, et d'un autre côté, il nous fallait préparer à la première communion les plus âgées. Nous espérons que le Seigneur aura eu pour agréable cette œuvre de charité, et que notre retraite n'en sera pas moins fructueuse.

D. Costamagna, qui prêchait à la paroisse et nous donnait en même temps quelques conférences, a laissé de bien bons souvenirs aux enfants de notre école; il leur a enseigné de jolis cantiques qu'il a composés pendant son long voyage en Patagonie. Il nous laissa dans les meilleures dispositions religieuses; en vérité, nous avions le bon vouloir de devenir des Saintes, mais il ne suffit pas de bien commencer, il importe surtout de bien finir. Nous nous confions pour cela en la protection de Marie Auxiliatrice et aux prières de notre Père Don Bosco.

Le Seigneur bénit nos fatigues et nous envoie tous les jours de nouvelles élèves; c'est une des plus grandes consolations que nous puissions éprouver mes Sœurs et moi.

Je vous assure que l'éducation des enfants fait nos délices, bien que nous ayons quelquefois à dévorer des ennuis un peu amers.

En général, cependant, elles nous témoignent assez d'attachement, et quelques-unes aiment mieux

rester avec nous après la classe que d'aller s'amuser au sein de leur famille. Quelquefois je crains d'être insoumise à notre Règle en ne les congédiant pas immédiatement. Comment faire ? Elles demandent à nous tenir compagnie, je ne me sens pas le courage de les contrarier et les heures passent de cette manière.

Vous me demanderez sans doute à quoi ces jeunes filles emploient le temps pour qu'elles ne veuillent pas se retirer chez elles ? — Je vais vous le dire. Quoique les enfants de ce pays aiment peu le travail, néanmoins celles-ci s'occupent avec plaisir à coudre, à tricoter, etc.. Tandis qu'elles chantent un cantique que nous leur avons enseigné en espagnol et en italien.

Comme en Amérique c'est l'usage de consacrer le mois de novembre au culte de Marie, nous leur enseignons à chanter les litanies, l'*Ave Maris Stella*, etc.

Souvent nous leur racontons des traits édifiants pour les engager à être sages, obéissantes envers leurs parents et supérieurs ; nous les engageons à fuir les mauvaises compagnies, à ne pas prêter l'oreille aux conversations malhonnêtes ; en somme nous les exhortons à être des filles vertueuses. Elles ont un excellent cœur, je vous assure, et lorsque nous leur parlons de la vie des Saints ou des prodiges opérés par l'intercession de la Très Sainte Vierge, elles s'attendrissent au point d'en pleurer d'émotion.

Elles s'approchent des Sacrements une fois par mois ; au jour indiqué, notre Directeur Don Louis Lasagna, du Collège de Villa Colon, vient leur donner l'absolution et les préparer par un sermon à recevoir dignement la sainte Eucharistie. Avec un peu de difficulté, nous parvenons à faire approcher celles des écoles communales, mais il en est quelques-unes qui résistent. Pauvres enfants ! que le Seigneur les bénisse et les fasse toutes à Lui.

Nous sommes dans un très bon pays, quoique les tribulations ne nous manquent pas. En voici une, par exemple : L'Inspecteur départemental des écoles, contrairement à la liberté d'enseignement dont on jouit dans cette République, voulait s'immiscer dans nos écoles communales. (Voyez si le diable d'Amérique n'est pas le même qu'en Europe). Aussitôt prévenu de cette intention, notre Directeur se rendit chez le Président de la République qui lui demanda à qui appartient la maison d'école. — Elle m'appartient, Monsieur le Président, lui répondit-il. — Et bien, allez-vous-en sans crainte ; personne n'a le droit de s'y introduire, et par conséquent l'Inspecteur dut renoncer à ses prétentions. Notre but étant exclusivement celui de faire du bien à la pauvre jeunesse, nous espérons que le Seigneur prendra notre défense et nous vivons sans inquiétude.

Tous les dimanches nous allons à la paroisse pour enseigner le catéchisme aux enfants, et nous avons la douce satisfaction de voir venir pour l'entendre des filles avancées en âge.

Outre ces occupations, nous préparons encore les aliments des Salésiens attachés à la paroisse, nous faisons la lessive, nous raccommodeons le linge

d'église. Pour suffire à tous ces travaux, nous sommes seulement trois Sœurs, et je vous avoue que malgré toute la meilleure volonté, nous ne pouvons y tenir tête. Ayant demandé une Sœur à nos Supérieurs, ils nous ont répondu qu'ils ne savaient d'où la sortir, parce qu'à Villa Colon on manque de personnel et qu'à Buenos-Ayres les Sœurs sont obligées d'ouvrir une autre école dans la paroisse si considérable de la *Bocca*. Envoyez-nous donc des Sœurs, vous, mon Révérend Père, si à Turin ou à Nice vous en avez de reste. Oh ! si tant de bonnes personnes qui vivent dans le monde savaient le bien qu'elle pourraient faire dans ces pays-ci parmi toutes ces pauvres jeunes filles, je suis sûre qu'elles abandonneraient tout pour se consacrer au service du Seigneur, et viendraient à notre aide. Fasse le Ciel qu'elles aient cette sainte vocation !

Dans l'incertitude où je suis de vous écrire avant la fête de Noël, je profite de cette occasion pour vous souhaiter une bonne fin et un bon renouvellement d'année au nom de nos deux Sœurs Victoire Cantù et Laure Rodriguez, celle-ci est notre première Sœur américaine.

Nous désirons ardemment que le bon Dieu vous accorde encore de longues années au milieu de vos chers enfants ! Qu'il lui plaise aussi de vous donner les forces nécessaires pour entreprendre le voyage d'Amérique en 1880, ainsi que vous l'avez promis aux Sœurs qui sont venues nous rejoindre dernièrement.

Daignez faire parvenir nos salutations aux chères Sœurs de Turin en leur disant que nous prions toujours pour elles et que nous leur demandons les leurs en échange.

Je termine enfin, pour ne pas abuser de votre paternelle bonté, en vous suppliant de nous recommander à Marie Auxiliatrice afin qu'Elle nous fasse avancer dans la sainteté. Excusez mon griffonnage, et veuillez me croire dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie

*Votre pauvre fille*  
Sœur JEANNE.

## NOTICES DE ROME.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de Rome la lettre suivante que nous adresse le secrétaire de D Bosco.

Rome, 6 avril 1880.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Hier, 5 avril fête de l'Annonciation, à Rome, fut pour nous un jour plein de joie et de consolation. Le matin, nous étions à peine levés que nous reçûmes du Vatican le billet si désiré qui nous accordait une audience privée du Saint-Père : nous étions invités à nous présenter vers les sept heures du soir, et, le jour même, avait lieu la conférence des Coopérateurs salésiens.

Cette Conférence fut splendide, nombreuse et importante. Trois cardinaux y prirent part : le cardinal Nina comme protecteur, le cardinal Alimonda pour y faire une allocution et le cardinal Sbarretti comme auditeur. Je ne parle pas d'un grand nombre d'autres personnages distingués qui étaient présents, parce que D. Dalmazzo s'occupe de vous faire une relation très détaillée de cette belle journée.

Comme le programme d'invitation l'avait annoncé, D. Bosco fit un rapport où il exposa brièvement et simplement les œuvres des Salésiens. Puis le cardinal Alimonda fit un discours si beau, si tendre et si touchant qu'il arracha des larmes à ses auditeurs. Dans la crainte d'être trop au-dessus de la vérité je n'en dis rien à présent, du reste D. Dalmazzo eut la facilité de l'écrire tout entier et presque *ad litteram*. A la fin, le cardinal Nina donna la Bénédiction du T. S. Sacrement et la pieuse fonction se termina en laissant dans l'âme de nos Coopérateurs de Rome la plus suave impression.

Après la Conférence, D. Bosco, D. Dalmazzo et moi revêtus de manteaux de cérémonie, nous rendîmes au Vatican. D. Bosco eut un long entretien avec le Saint-Père, et fut grandement consolé des belles paroles d'encouragement et de bienveillance que lui adressa le Vicaire de Jésus-Christ. Après, D. Dalmazzo et moi fûmes introduits. Je portais avec moi quelques médailles échappées au feu qui avait incendié la valise de D. Bosco, alors qu'il se trouvait à Naples (1). Le Saint-Père eut pour D. Bosco et la Congrégation salésienne des paroles si paternelles et si consolantes qu'elles suffirent à nous faire oublier les épreuves douloureuses du passé. Pourtant j'ai si cruellement souffert, ces jours derniers, que je me trouve encore dans un grand état d'abattement. Le démon jaloux et méchant, a essayé de nous nuire, mais Dieu ne nous a pas abandonnés.

Veuillez agréer, monsieur et bien cher ami, l'expression des mes sentiments les plus dévoués.

*A vous de cœur en J. C.*

*L'abbé JOACHIN BERTO.*

## A V I S

### AUX NOUVEAUX COOPÉRATEURS.

Ces mois derniers, de nombreux Coopérateurs et Coopératrices sont entrés dans notre Pieuse Association. Ils recevront pour le moment le *Bulletin* avec une adresse

(1) Au commencement du mois, alors que D. Bosco et son secrétaire étaient absents de Rome, le feu se mit dans la chambre de notre vénéré supérieur : entre autres choses le feu brûla la valise de D. Bosco, une partie du lit, et beaucoup d'autres objets précieux.

C'est une vraie grâce de Dieu que l'incendie n'ait pas réduit toute la maison en cendres.

*écrite à la main.* Si par hasard, quelques-uns s'apercevaient que, dans cette adresse nous nous sommes trompés soit pour le nom, soit pour le lieu de destination, nous les prions de vouloir bien au plus tôt nous le faire connaître, afin que, dans l'impression des adresses qui va se faire sous peu, il ne reste pas de regrettables erreurs, qui ne pourront plus se corriger sans beaucoup de travail et de dépense.

Depuis l'année dernière nous avons publié l'histoire de l'Oratoire de S. François de Sales. Si les nouveaux Coopérateurs et les nouvelles Coopératrices en désiraient le commencement, ils n'auraient qu'à nous le faire savoir et la direction s'empresse-rait de leur envoyer la collection des *Bulletins* de l'année dernière, qui contiennent les douze premiers chapitres. La dépense serait de trois francs.

Il en est de même pour les numéros du Bulletin italien de 1878.

## INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communiqué, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communiqué, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

### Mois d'avril.

- 4. s. Isidore, évêque, docteur de l'Église.
- 18. Patronage de s. Joseph, époux de Marie.
- 24. s. Fidèle de Sigmaringen.
- 28. s. Paul de la Croix.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI.

Sampierdarena 1880 - Imprimerie de l'hospice s. Vincent de Paul.